

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 56 (1964)
Heft: 7-8

Artikel: Une nouvelle de Jef Rens : Pour rien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-385333>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour rien

Il s'appelait Giuseppe Bartoli et je l'aimais comme un frère. Ce jeune chimiste florentin que le fascisme avait acculé à l'exil s'était présenté à moi alors que j'étais de service à la rédaction du journal où je travaillais à l'époque. De taille moyenne, mince, le visage ovale, une expression de franchise, il avait surgi sans s'annoncer, m'apportant un papier. Très intéressé par les problèmes sociaux, il avait longuement étudié les tentatives faites par Mussolini en vue d'organiser l'économie sur une base corporative. Il connaissait bien ce problème. Abonné à un grand nombre de revues et de journaux italiens, il suivait de très près les réformes que le dictateur s'efforçait d'imprimer au mouvement ouvrier. Des organisations nouvelles, il connaissait au moins de nom le personnel dirigeant, les lois et les décrets qui en constituaient l'essentiel. Son papier, solidement documenté, offrait donc un réel intérêt. J'acceptai de le publier sans hésitation. Bartoli n'en espérait pas tant. Son article parut en bonne place, sous un pseudonyme. Plusieurs autres journaux le citèrent et en reprirent de longs extraits. A la suite de ce succès, Giuseppe Bartoli devint ainsi l'un des collaborateurs réguliers du journal. Tous les quinze jours, il apportait un article bien pensé, solidement documenté et sobrement écrit. Chaque fois que dans son pays se produisait un événement politique de quelque importance, Bartoli venait à la rédaction pour nous apporter des nouvelles et formuler ses opinions. Les unes et les autres étaient précieuses. Elles contribuèrent beaucoup à fixer notre politique à l'égard de l'Italie fasciste.

Avec les années, Giuseppe devint un familier du journal, où tout le monde l'appelait par son prénom. Nous l'aimions tous pour son esprit et sa gaieté. Il est des hommes dont aucun malheur ne parvient à saper le moral: Giuseppe était de ceux-là. Et pourtant, il ne manquait pas de raisons de se sentir malheureux. Il avait dû s'exiler, sa mère était morte de chagrin, son frère purgeait une lourde peine aux îles Lipari. Je l'ai bien connu et je sais de quelles blessures saignait son cœur. Il arrivait, mais très rarement, que, sa gaieté habituelle l'abandonnant, il me fit part de ses peines; il craignait surtout que l'exil le tînt éloigné de son pays trop longtemps pour qu'il pût encore y jouer un rôle actif.

Dans l'ensemble, cependant, Giuseppe restait optimiste. Il avait une foi robuste dans les vertus de son peuple et il était convaincu que celui-ci ne pût pas supporter indéfiniment le régime odieux de Mussolini. Il n'était pas loin de considérer le fascisme comme une maladie que la nation italienne, foncièrement saine, finirait bien par surmonter et il croyait dur comme fer qu'il verrait la fin de ce régime.

Issu d'une modeste famille libérale, il était devenu socialiste à l'exemple de son frère. Ses opinions étaient exemptes d'intransigeance. Le socialisme lui apparaissait comme l'héritier direct du libéralisme, l'expression la plus parfaite de l'humanisme moderne. Il se considérait comme le disciple de Carlo Rosselli, qui devait tomber bientôt sous les balles fascistes et pour lequel il avait une profonde vénération.

C'était toujours un plaisir de causer avec Giuseppe. Ses vues avaient une fraîcheur, une note juvénile rare chez les intellectuels. Il était resté simple dans ses manières comme dans sa façon de penser.

Quelquefois, assez fréquemment même, Giuseppe venait me trouver le soir au journal et nous allions prendre ensemble l'apéritif, toujours le même, un vermouth italien dont le goût amer évoque toujours son image. Je me rappelle nos conversations dans le petit bistrot, en face du journal, démoli hélas! depuis que l'on veut faire de ma bonne vieille ville de Bruxelles une capitale moderne, semblable à toutes les métropoles du monde. Je revois Giuseppe adossé dans un coin du café, me parlant de l'Italie et de Florence surtout, dont il me peignait les grâces incomparables, les richesses artistiques, la douce beauté. Il aimait sa Toscane et il ne se lassait jamais d'en louer les vertus. Sa voix était musicale, son regard vif et, tout en discourant, il dessinait sans cesse, en lignes ondulées, les collines des environs de Florence. Je ne connaissais pas Florence, mais telle était la puissance évocatrice de Giuseppe que j'ai parfois l'impression d'y avoir vécu.

Je n'ai jamais rencontré un Italien plus représentatif de son peuple que lui. Intelligent, vif et mobile, tout, chez lui, se traduisait en mouvements. Il ne pouvait penser qu'en marchant, ce qui ne manqua pas de susciter les plaintes de ses voisins. Il parlait autant des mains que des lèvres. Seules des mains de Méditerranéen peuvent avoir une telle éloquence. Tout, en Giuseppe, irradiait la vivacité: ses gestes, sa loquacité, son amour des hommes. Il avait au plus haut degré ce sens de l'humain si fréquent chez les Italiens. Toujours sensible aux peines des autres, il faisait rarement allusion aux siennes. Ses colères comme ses joies n'avaient rien d'absolu. Il abhorrait le fascisme, qu'il considérait comme la plus grande calamité qui se fût abattue sur son pays; mais il n'aurait pas fait de tort à un fasciste. Il respectait profondément la vie humaine. Peu convaincu qu'il y eût quelque chose en dehors d'elle, il la couvait de toute sa tendresse. Que de fois, en se promenant avec moi, ne m'a-t-il arrêté pour attirer mon attention d'un geste de la main tantôt sur un chant d'oiseau, tantôt sur un cri d'enfant! Il aimait la vie sous toutes ses formes. Giuseppe était mon aîné, mais il me donnait l'impression d'être un jeune homme, un tout jeune homme. Sa simpli-

cité, sa jeunesse, la vie qui se dégageait de lui le rendaient aimable à tous.

Il passait ses loisirs à bouquiner dans son appartement bourré de livres. Souvent, il nous étonnait par l'étendue de ses connaissances artistiques et littéraires. Je sus, par l'un des directeurs de l'usine qui l'occupait, qu'on le tenait en haute estime comme technicien. A plusieurs reprises, il avait apporté de notables améliorations à la production.

Comme secrétaire du Fonds Matteotti, j'eus à m'occuper de vagues successives de réfugiés politiques qui cherchaient asile en Belgique. Antifascistes italiens, antihitlériens, républicains espagnols, démocrates hongrois, roumains et yougoslaves, tous avaient en commun d'avoir dû fuir la dictature. Nos ressources étaient bien maigres pour venir en aide à tant de malheureux. Mais, chaque fois qu'il y avait un coup dur, Giuseppe était là à offrir ses services. Dans cette œuvre d'entraide, aucune tâche, aussi modeste fût-elle, ne le rebutait. Des semaines et des semaines durant, il faisait des visites à domicile, généralement dans les quartiers ouvriers, pour collecter les fonds. Il excellait dans ce travail ingrat et ramenait toujours les sommes les plus lourdes. Lorsque, au printemps 1933, nous reçûmes en assez grand nombre les réfugiés allemands, il prit ses vacances pour nous aider à les installer. Il avait réussi, par son travail, à se tailler une place dans les rangs du peuple belge, mais, réfugié volontaire, il continuait à s'intéresser activement au sort des réfugiés moins privilégiés et nul ne saura jamais la part de son traitement qu'il consacra à soulager la misère de ses camarades d'infortune.

Vint la guerre. Cette guerre que Giuseppe avait pressentie sans la souhaiter, mais qu'il avait toujours cru inévitable et dont, à l'instar de beaucoup de ses compatriotes, il attendait la délivrance de son pays. Il vint frapper à ma porte, quelques heures à peine après que la radio eut annoncé la déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne à l'Allemagne. Ses yeux brillaient. « Ça y est, dit-il, nous voici dans le bain. Tu dois m'aider, Laurent, à m'engager dans l'armée française. L'heure de l'action a sonné pour tous les démocrates et surtout pour nous, socialistes. Il faut se battre pour abattre les tyrannies d'Hitler et de Mussolini. »

Je cite ces paroles de mémoire, après vingt ans, mais je suis sûr de les reproduire fidèlement. Et lui, d'un naturel si pacifique, était plein d'ardeur fébrile, prêt à tous les sacrifices. Il me pressait d'entreprendre des démarches pour obtenir son incorporation dans l'armée française. Il voulait combattre avec les simples soldats. J'éprouvais quelque peine à refréner son enthousiasme, tout en lui promettant d'agir sans délai.

On connaît la suite des événements. Pendant de longs mois, les armées s'affrontèrent dans une immobilité quasi complète. C'était ce qu'on appela la « drôle de guerre ». Elle contribuait plus que

n'auraient pu le faire de grandes batailles à saper le moral du peuple de France. Dans ce climat de semi-défaitisme qui régnait dans les administrations, il était presque impossible de faire quelque chose pour un émigré italien. Je multipliais mes interventions, mais, chaque fois que je croyais toucher au but, une nouvelle difficulté se présentait qui m'obligeait à tout recommencer. Ainsi, les mois passèrent. Puis, soudainement, Hitler lâcha ses forces motorisées et blindées contre la Norvège, le Danemark, les Pays-Bas, la Belgique et la France. A Bruxelles, ce fut le branle-bas. La mobilisation générale comportait d'innombrables mesures de toutes sortes, les unes fondées, les autres absurdes. La plus absurde qui puisse être fut l'internement sans discrimination de tous les ressortissants italiens. Giuseppe reçut donc un billet lui intimant l'ordre de se présenter au poste de police de son quartier. Avant de s'y rendre, il vint me voir dans mon bureau. J'y étais assiégé par des correspondants et des visiteurs sans nombre. Et le journal devait sortir à temps, plus que jamais. Je n'eus pas le temps de m'occuper de Giuseppe, qui était venu, je l'ai compris hélas! trop tard, avec le secret espoir d'obtenir, par mon entremise, d'être exempté de la mesure d'internement qui le frappait. En pensant à cette dernière visite, je sens le remords me ronger. Je m'en veux de ne pas avoir abandonné à eux-mêmes tous ces importuns qui m'apportaient des nouvelles invariablement dépassées par les événements pour m'occuper de mon ami, de Giuseppe, qui était venu à moi parce qu'il avait besoin de moi.

Qu'ai-je donc fait pour lui, afin de le soustraire à l'emprise d'une sûreté et d'une gendarmerie devenues subitement toute-puissantes? Rien ou presque rien. Je lui ai lâchement conseillé de se conformer à l'ordre qui lui était donné en lui disant qu'il ne s'agissait que d'une précaution de caractère temporaire. Je lui donnai ma carte de visite, après y avoir griffonné à la hâte quelques mots me portant garant de la loyauté politique et des sentiments de Giuseppe et priant les autorités de lui réserver un bon traitement. Une tape dans le dos et Giuseppe, un peu triste mais souriant quand même et apparemment confiant, s'en alla vers le bureau de police de son quartier, à Saint-Gilles. Alors, cinq années se passèrent avant que j'aie pu obtenir quelques éclaircissements sur ce qui fut son sort. Il m'a fallu entreprendre de longues recherches après la guerre pour savoir ce qui était arrivé. Et la vérité entière, je ne l'ai jamais apprise. Voici ce qui m'a été rapporté: Aussitôt après s'être présenté au bureau de police, Giuseppe fut conduit en camion dans une caserne où se trouvaient déjà groupés des centaines d'Italiens. Les colonnes motorisées allemandes s'approchaient rapidement de Bruxelles; aussi la sûreté organisa-t-elle des convois composés de quatre ou cinq camions remplis de soi-disant suspects pour les diriger vers la France. Le convoi dans lequel se trouvait Giuseppe

fut l'un des derniers à quitter Bruxelles. Arrivé à Abbeville, il ne put continuer, faute d'essence. Les gendarmes de l'escorte cherchèrent en vain pendant plusieurs heures quelques bidons d'essence, puis le commandant militaire de la place les avertit que les Allemands étaient sur le point de prendre la ville. Pris de panique, les agents décidèrent de déguerpir dare-dare, mais, convaincus que les internés qui leur avaient été confiés étaient tous des ennemis et des espions dangereux, ils crurent bien faire de les fusiller sur place. Malgré ses protestations, malgré ma pauvre garantie, Giuseppe fut donc collé contre un mur avec quelques douzaines d'autres et exécuté.

Ainsi a disparu brutalement mon ami Giuseppe, combien innocent. Il était arrivé en Belgique plein de confiance, sûr d'y trouver un asile. Il avait appris à aimer notre pays. Il s'était conformé scrupuleusement à ses lois, il avait fait sien le mode de vie de ses habitants; travaillant parmi nous, il partageait nos joies et nos peines. Il était devenu l'un des nôtres, sans renier sa patrie, dont il espérait la délivrance avec une telle impatience. Son exil, épreuve pénible entre toutes, ne l'avait pas entamé. Il portait en lui une foi indescriptible en l'homme; c'est elle qui prêtait à son visage la lumière, l'expression d'intensité qui sont les reflets d'une âme pure.

Quelques balles tirées par bêtise ont arrêté son élan. Que reste-t-il maintenant de lui? Combien sommes-nous encore à nous souvenir de toi, ami Giuseppe, de tes traits, du son de ta voix, de ton sourire? Quel ami se rappelle encore les larmes de douleur que tu as versées en apprenant la mort de ta mère? Qui, de la vieille équipe du journal, se souvient encore de tes paroles d'espérance, quand tu nous parlais avec ta confiance habituelle de la libération de ton pays? L'Italie est libre, mais tu n'as pas vu sa libération, Giuseppe, toi qui m'a fait tant aimer ton pays avant d'y être allé. Comme elle est belle ton Italie et surtout ta Toscane. Tu n'avais en rien exagéré et pourtant, j'aime tellement plus l'Italie dont tu me parlais dans ton exil à Bruxelles que celle dont j'ai fait la connaissance depuis lors. Dans cette Italie que tu aimais d'un tel amour, je souffre de ne pas te retrouver, ô Giuseppe. Ton peuple avait besoin de toi et tu n'as pas pu répondre à son appel. Tu n'as pas pu répondre à cause de trois ou quatre balles tirées par quelque gendarme, pour rien.